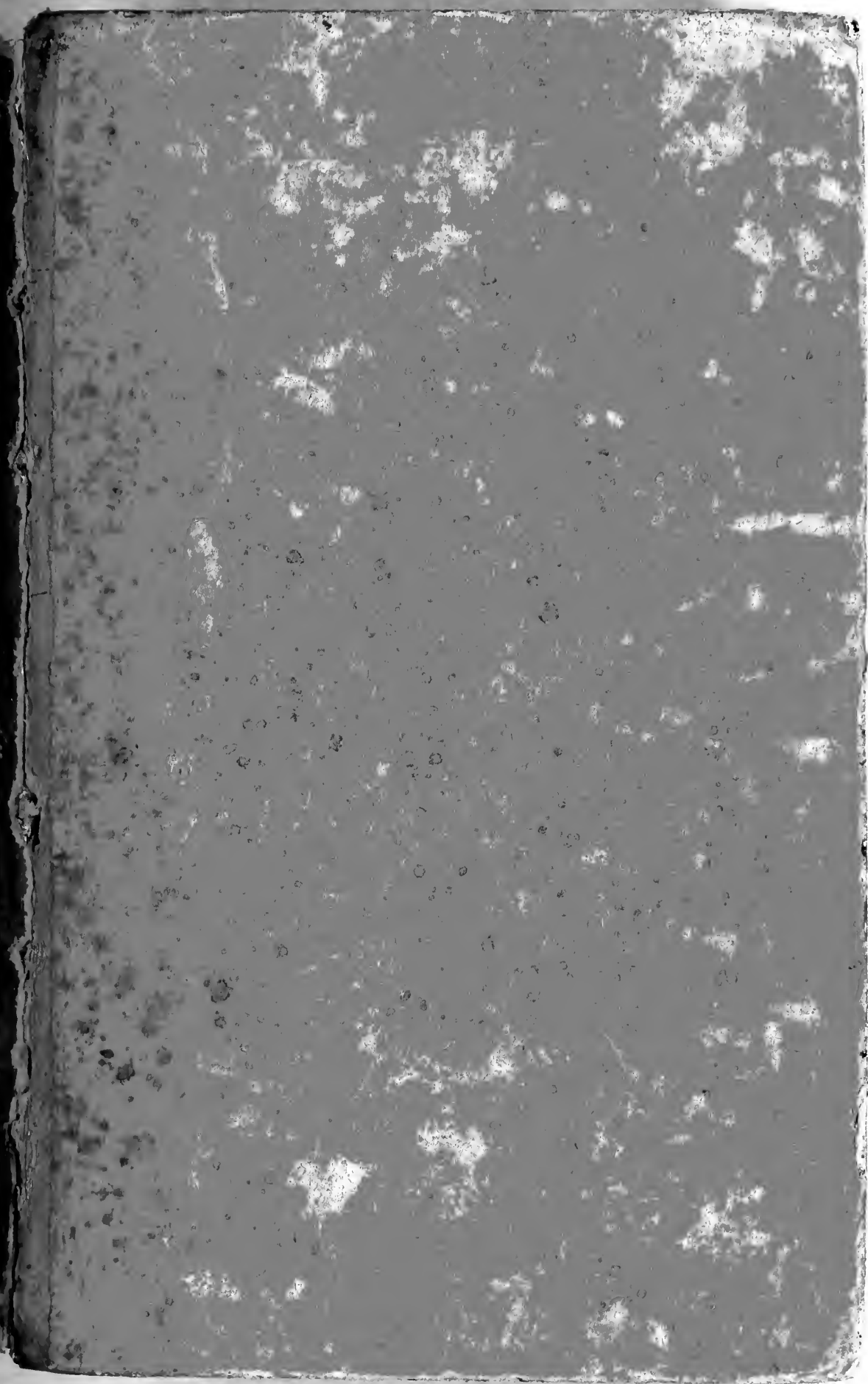




CONVENTION NATIONALE.

COMPTE RENDU

Sur la situation actuelle de SAINT-DOMINGUE.

PAR DUFÉY, Député de la partie du Nord.

Le 16 Pluviôse, l'an second de la République Française.

IMPRIMÉ PAR ORDRE DE LA CONVENTION NATIONALE;

LÉGISLATEURS DE LA FRANCE,

Nous vous devons compte de la situation de Saint-Domingue.

Le sang des Français a coulé; la torche de la guerre civile a été allumée à Saint-Domingue par les contre-

A

révolutionnaires, ayant à leur tête Galbaud, le second & l'ami du perfide Dumouriez. Galbaud, à l'instar de son chef, voulut aussi faire arrêter vos délégués, & opérer une contre-révolution en faveur de son parti; & ces deux complots, *pareils*, se tormoient à la même époque. Dumouriez faisoit arrêter vos commissaires dans les premiers jours d'avril, & *Galbaud est parti de France le 9 du même mois.* (Vous observerez qu'à la même époque aussi divers départemens éprouvèrent des commotions de guerre civile.) C'étoit l'ambition & peut-être l'ordre de l'Autriche ou de la Prusse qui dirigeoit Dumouriez. A Saint-Domingue, c'est sans doute l'or des Bourbons d'Espagne & des Anglais qui a payé l'auteur de l'incendie du Cap & du massacre de plus de trois mille individus. On peut même assurer ce fait sans craindre de se tromper, puisqu'il est certain aujourd'hui que Galbaud a pris la fuite du continent de l'Amérique, *pour se réfugier en Canada, chez les Anglais, qui l'ont accueilli comme un de leurs amis.*

Nous voudrions, citoyens représentans, n'avoir pas à mettre sous vos yeux les événemens désastreux de ces journées liberticides qui ont détruit la première ville d'un de vos plus riches départemens; mais notre devoir nous commande de vous dire la vérité, de vous dévoiler tous les forfaits commis par le traître Galbaud. Il seroit trop long de vous en faire le détail en ce moment, car nous serions embarrassés de vous dire quel est le crime qu'il n'ait pas commis; nous ne voulons point vous faire l'histoire de tous les troubles qui ont eu lieu à Saint-Domingue; nous ne voulons point fatiguer votre attention par une longue narration des événemens présens, nous devons ménager des momens précieux qui appartiennent à la félicité générale: nous nous proposons de publier ces jours-ci la relation des malheurs arrivés à Saint-Do-

mingue ; aujourd'hui nous ne vous en parlerons que très-succinctement.

Nous allons vous découvrir la plus noire, la plus atroce des trahisons, la plus infâme des coalitions ; vous serez touchés des maux que nous avons éprouvés, & en même temps étonnés que le reste de nos concitoyens ait échappé à tant de dangers. Je réclame votre attention.

Galbaud a voulu servir l'orgueil des blancs, propriétaires comme eux, la plupart perdus de dettes avec l'air de l'opulence, ou dont les engagements égaloient les capitaux. Il a rallié à son parti tous ces fastueux indigens qui, trop connus des commerçans de France & ne pouvant plus abuser de leur crédulité, vouloient depuis si long-temps amener leur indépendance de la France, ou au moins être indépendans de leurs créanciers. Il s'est associé tout le parti de la ci devant assemblée coloniale, qui avoit toujours été le foyer de toutes les conspirations ; de cette assemblée toujours rivale, mais non ennemie décidée des contre-révolutionnaires, c'est-à-dire, les combattant pour disputer l'autorité & s'en emparer, mais se réunissant toujours à eux quand il s'agissoit de s'opposer aux lois de la France ; de cette assemblée enfin composée des mêmes membres ou des partisans de cette factieuse assemblée de Saint-Marc, qui vouloit secouer le joug de la France, qui fut long-temps à la suite de l'Assemblée constituante, que celle-ci n'auroit jamais dû laisser retourner à Saint-Domingue jusqu'à ce que la révolution eût été complètement consommée & l'organisation coloniale parfaitement établie. Mais, par la perfidie de Barnave, on renvoya les membres de cette assemblée, pour le malheur & la destruction de la colonie. Galbaud a rallié aussi à son parti ces négocians commissionnaires, qui se regardoient comme propriétaires des sommes qui leur étoient confiées par le commerce de France, qui

vouloient se dispenser d'en rendre compte, & desiroient consommer les banqueroutes qu'ils avoient préparées au moment même de la formation de leurs maisons commerciales. Il a fortifié ce parti de tous ces gens oisifs, rebut de l'Europe, qui abondent dans les colonies, qui sont aux gages du premier qui veut les payer, souvent flétris par les lois, & qui sont avides de pillage & cherchent leur profit dans la licence. Il eut aussi pour ses principaux partisans & agens tous les contre-révolutionnaires arrivés en grand nombre de France & de Colblentz, & qui à Saint-Domingue se trouvoient au centre des ennemis les plus jurés de la France. Il a ajouté à cette cohorte d'ennemis presque tous les officiers de la marine, la plupart resté impur de l'ancienne marine royale, dont l'orgueil se trouvoit abaissé d'obéir à des commissaires civils, & qui, instruits du complot général contre la République & contre la Convention, vouloient, d'accord avec lui, livrer Saint-Domingue aux Anglais, comme leurs camarades en France vouloient livrer Brest & ont livré Toulon.

Tous ces insensés se regardoient comme une race privilégiée, & prétendoient que les citoyens de couleur étoient placés au-dessous d'eux par la nature, & ils ne pouvoient pardonner à ces derniers la réintégration dans leurs droits, qui avoit été prononcée par l'Assemblée nationale. Galbaud, ministre des vengeances de sa caste, voulut les faire tous égorger; & pour parvenir à ses fins, d'accord avec les officiers de la marine, il a corrompu, séduit, trompé les équipages des vaisseaux de guerre & de ceux du commerce, & les a fait servir d'instrumens aveugles à sa rage & à son ambition. Mais, pour réussir dans son projet, il falloit perdre en même temps vos commissaires civils, qui ne devoient pas souffrir qu'une partie du peuple fût opprimée par l'autre;

aussi Galbaud dirigea-t-il d'abord son attaque contre eux: il a commencé par faire embosser vos vaisseaux & frégates sur la ville, & après avoir réuni tous les équipages en armes & une partie des troupes de ligne qu'il avoit aussi égarées, il s'est mis à leur tête avec son frère, & a marché contre vos délégués.

Les citoyens de couleur (qui sont le peuple, les véritables sans-culottes des colonies) n'oublièrent pas qu'ils devoient observer vos lois des 21 juin, 11 & 17 août, 8 novembre 1792 & 5 mars 1793, & que le pouvoir militaire étoit soumis impérieusement à l'autorité civile; ils se rallièrent sur-le-champ autour de vos commissaires, & résolurent d'opposer la plus vigoureuse résistance à une si coupable agression. Ils ont défendu vos délégués avec le plus grand courage, & se sont battus comme des héros.

Galbaud avoit marché avec des canons, avoit entouré la maison qu'occupaient les commissaires; il étoit maître des hauteurs qui dominoient la ville, de l'arsenal, de toutes les munitions; la maison où logeoient les commissaires étoit battue en brèche, traversée de toutes parts par les boulets, & prête à s'écrouler sur leurs têtes. Les citoyens du 4 avril, leurs défenseurs, alloient être accablés par le nombre; ils engagèrent les commissaires civils à se mettre en sûreté, & à se retirer hors de la ville. Vos délégués étoient au moment de tomber entre les mains de vos ennemis: ils ne purent résister aux instances qui leur furent faites de ne point compromettre l'autorité nationale. S'ils avoient été faits prisonniers, ou étoient tombés victimes de la fureur des rebelles, la contre-révolution, tant désirée dans ce pays, qui étoit un nouveau Coblenz, étoit faite sans aucun obstacle, la souveraineté de la nation méconnue, & les Espagnols, qui n'attendoient que le signal, étoient les maîtres de la colo-

nie. Vos commissaires cédèrent aux prières des citoyens de couleur, & firent leur retraite à une lieue du Cap.

En ce moment un grand nombre de Nègres de la ville, domestiques ou ouvriers, indignés de voir vos délégués chassés de la ville, & forcés à fuir; & d'un autre côté, de voir les citoyens du 4 avril, qu'ils regardoient comme leurs amis, près de tomber sous les coups de Galbaud, après avoir déjà perdu un grand nombre d'entre eux, vinrent leur offrir de se joindre à eux pour repousser leurs ennemis.

Dans l'extrémité où se trouvoient les citoyens du 4 avril, sur le point de succomber, ils ne purent refuser un secours qui pouvoit leur sauver la vie à tous, ainsi qu'à leurs femmes & à leurs enfans.

Les Nègres de la plaine & des montagnes voisines, ayant été instruits des événemens du Cap, & qu'on y massacroit les citoyens du 4 avril, étoient accourus aussi de toutes parts à leur secours.

Avec ce renfort, les citoyens du 4 avril marchèrent avec un nouveau courage contre Galbaud, le mirent en fuite le premier de tous, & le forcèrent de se rembarquer avec une partie de sa troupe; mais ils ne purent arrêter la fureur de ses satellites & de ses agens, qui voyoient la victoire & les commissaires civils leur échapper, & qui, dans leur rage infernale, livrèrent la ville aux flammes & au pillage.

Les citoyens du 4 avril & leurs auxiliaires s'occupèrent seulement à sauver un grand nombre de blancs de tout âge & de tout sexe. Voilà comme ils usèrent de l'avantage qu'ils venoient de remporter sur leurs ennemis.

Les esclaves qui étoient en insurrection depuis deux ans, instruits par les flammes & les coups de canon que

le cap étoit attaqué , crurent sans doute cette occasion favorable pour rentrer en grace , & vinrent en foule offrir leurs services. Ils se présentèrent en armes devant vos délégués. « Nous sommes Nègres français , dirent-ils , » nous allons combattre pour la France , mais pour ré- » compense nous demandons la liberté ». Ils ajoutèrent même , *les droits de l'homme*.

Si on les avoit refusés , ils auroient pu accepter les propositions des Espagnols qui les sollicitoient depuis longtemps , & qui avoient déjà gagné quelques principaux chefs. Les commissaires civils préférèrent les ranger du parti de la France , espérant les employer utilement pour le service de la République , d'autant plus qu'ils étoient agguérés depuis deux ans aux exercices de la guerre. Les noirs demandoient la liberté pour prix du secours qu'ils venoient offrir : nous étions dans la confusion ; ils sentoient leurs forces ; ils auroient pu même les tourner contre nous , si on les avoit indisposés. Il n'y avoit pas à balancer dans la position où se trouvoient vos délégués ; ils déclarèrent donc que la liberté seroit accordée , mais *seulement* aux guerriers qui combattoient pour la République contre les Espagnols ou contre les ennemis intérieurs. Ils annoncèrent aussi , pour ne point faire de mécontents dans une circonstance si critique , qu'ils s'occuperoient d'améliorer le sort des autres esclaves.

Citoyens , vous connoîtrez par la relation les divers événemens qui se sont succédés pendant ces jours de calamités. Vous y verrez tous les excès , tous les désordres de l'incendie & du pillage qu'ont à se reprocher Galbaud & ses complices , les auteurs de cet horrible attentat contre l'autorité nationale. Vous verrez le départ de ce monstre qui a enlevé tous vos vaisseaux , encloué les canons de tous vos forts , brisé tous les affûts , jeté tous les vivres & toutes les munitions à la mer , enfin , laissé

le Cap sans ressources & sans défense. Vous verrez à la suite de ces maux tous les noirs de la partie du Nord livrés à eux-mêmes, sans frein, sans guides, ne connoissant presque d'autre loi que leur volonté; vos commissaires n'ayant aucune force pour les contenir, étant dans le dénuement le plus absolu de toutes ressources & d'approvisionnement de tous genres, enfin, dans la plus grande détresse, & n'espérant plus, pour conserver la colonie à la France, que dans la force de ces citoyens nouveaux qu'il falloit attacher à la République. Vous serez convaincus, j'espère, que c'est la force des événemens qui a amené ensuite, qui a entraîné la grande mesure de liberté dans la partie du Nord, comme le seul port de salut pour conserver la population blanche, & même les citoyens du 4 avril.

La plupart des esclaves de la partie du Nord étoient soulevés depuis deux ans, & après avoir été d'abord les instrumens des contre-révolutionnaires, ils combattoient pour leur liberté, & on ne pouvoit plus espérer les faire jamais rentrer dans le devoir. Une partie des autres avoit été appelée à la liberté pour récompense d'avoir défendu les lois de la France & les délégués de la République contre Galbaud & ses complices. Mais tous les hommes se disoient & vouloient être compris dans le nombre des guerriers, & prétendoient par là obtenir leur liberté; il ne restoit donc plus que les femmes & les enfans: c'étoit pour ceux-ci qu'ils réclamoient encore une nouvelle faveur; ils disoient: « Ce n'est pas la faute de nos femmes, si elles n'ont pas pu s'armer pour la France. Peut-on les punir de la faiblesse de leur sexe? Pourquoi les rendre plus malheureuses que nous? Elles partagent nos sentimens. Pendant que nous nous battons pour la France, elles les inspireront à nos enfans: elles travailleront pour nourrir les guerriers ». Ils ajoutoient: « Si

» plusieurs de nos femmes ont été achetées, on peut bien
 » nous faire cadeau du prix de leurs personnes en récom-
 » pense de nos services passés & présens. Nous vous ob-
 » servons que la liberté que vous nous avez accordée
 » nous l'avions déjà; celle que nous vous demandons
 » aujourd'hui, nous la mériterons par nos services futurs,
 » & nous nous engageons à combattre pour la Répu-
 » blique tant qu'elle voudra. Pour les femmes qui sont
 » nées sur le territoire français, elles ne devoient pas
 » être esclaves. Quant à nos enfans, c'est notre propriété,
 » c'est notre sang. On n'a jamais pu disposer de notre
 » postérité. Les garder dans l'esclavage, c'est nous con-
 » damner à un malheur éternel, c'est nous arracher la
 » vie ».

Les citoyens du 4 avril, en reconnaissance des servi-
 ces que leur avoient rendus les noirs dans les journées
 des 20, 21 & 22 juin, où on vouloit les assassiner, &
 où les noirs les avoient si courageusement secourus,
 eurent la générosité de se joindre eux-mêmes aux noirs
 pour implorer le commissaire civil en faveur de leurs
 défenseurs, & furent les premiers à offrir le sacrifice de leurs
 esclaves, à qui ils donnèrent la liberté. Mes frères, mes
 collègues, ont donné des premiers l'exemple.

Citoyens législateurs, votre commissaire civil étoit,
 sans doute, fort embarrassé de répondre. On pouvoit crain-
 dre que ces guerriers, quoique pétitionnaires respectueux
 jusqu'alors, dans leur ardeur ou dans leur desespoir ne
 pensassent à employer leurs armes pour assurer la liberté
 de leurs femmes & de leurs enfans, si on s'étoit obstiné
 à les refuser. Alors la colonie se trouvoit replongée dans
 un nouveau chaos dont rien ne pouvoit plus la tirer, &
 la souveraineté nationale étoit à jamais anéantie. N'étoit-
 il pas plus prudent d'éviter ce danger? Les Espagnols
 & les Anglais, auxquels s'étoient déjà réunis un grand

nombre de contre-révolutionnaires, étoient là tout prêts, qui les appeloient & leur tendoient les bras. Les Espagnols leur offroient même de l'argent avec la liberté, & même des grades supérieurs. Il ne falloit pas laisser échapper l'instant favorable, sans quoi tout étoit perdu. N'étoit-il pas d'une politique sage & éclairée de créer de nouveaux sujets à la République pour les opposer à nos ennemis ? Au reste, si nous devions perdre nos colonies, (*ce que je suis bien loin de croire ni de craindre*), n'étoit-il pas plus glorieux d'être juste, & plus raisonnable de faire tourner cette perte au profit de l'humanité ?

Dans cette extrémité pressante, le commissaire en résidence au Cap, rendit la proclamation du 29 août, que nous avons remise au comité de salut public. Les noirs de la partie du Nord étoient déjà libres *par le fait*, ils étoient les maîtres ; cependant la proclamation, en les déclarant libres, les assujétit à résidence sur leurs habitations respectives, & les soumet à une discipline sévère, en même temps qu'à un travail journalier, moyennant un salaire déterminé ; ils sont, en quelque sorte, comme attachés à la glèbe.

Sans cette mesure prudente & salutaire, dans la crise où nous nous trouvions, c'en étoit fait de la colonie entière, de la souveraineté nationale sur cette précieuse possession, c'en étoit fait de la population blanche, c'en étoit fait des citoyens du 4 avril, ces Français nouveaux, par l'assemblée nationale ; c'en étoit fait d'une multitude innombrable d'hommes, qui dans le désarroi général se seroient entrecroisés les uns les autres, divisés en cent partis différens, toujours en guerre, opprimans ou opprimés ; & une partie d'entr'eux serviroit peut-être, les uns les indépendans, les autres les royalistes, d'autres les Espagnols ou les Anglais.

Les colons accoutumés à se débattre de toutes leurs forces, en présence de la liberté, vont employer toutes sortes de manœuvres pour vous tromper ; ils vont chercher, à leur ordinaire, à vous alarmer par toutes sortes de tableaux sinistres ; ils vont vous peindre vos villes insurgées, votre commerce ruiné, votre trésor appauvri, votre influence politique dépérissante.

Que les habitans de nos villes de commerce soient détrompés, que les commerçans se rassurent, se tranquillisent, qu'ils sachent que les propriétés ne sont & ne seront point bouleversées à Saint-Domingue ; qu'ils lisent la proclamation du 29 août ; qu'ils apprennent que les noirs travailleront à les rembourser, & d'autant plus volontiers qu'ils auront un salaire raisonnable à espérer de leur travail, de leurs sueurs. Les négocians ne perdront, tout au plus, que le commerce des hommes ; mais, six cent mille hommes libres cultiveront-ils moins que six cent mille esclaves ? Qu'ils croient bien que ces mêmes hommes libres fourniront plus de bras à la culture que tous les comptoirs de l'Afrique. Leurs femmes ne sont point stériles ; les négocians verront que le déficit apparent de la répopulation n'est que la dénonciation complète du système de servitude de notre ancien gouvernement, & ne seroit qu'à augmenter, à leur détriment, les dettes des colons infidèles ou malheureux, sans augmenter les revenus. Les négocians s'applaudiront bientôt du nouvel ordre des choses qui va s'établir à Saint-Domingue, & dorénavant le commerce y reposant sur le respect des engagements accroîtra la prospérité de la métropole. Citoyens, nous vous le disons avec la conviction de l'expérience, il n'y a rien de si cher que la culture par esclaves ; vous verrez que votre colonie de Saint-Domingue sera bien plus florissante cultivée par des mains libres, que votre trésor n'éprouvera pas long-temps de déficit, que cette

nouvelle colonie produira plus à la métropole que ci-devant, que votre influence politique est assurée à Saint-Domingue, & que bientôt elle dominera sur tout l'archipel mexicain.

Si quelques uns de nos négocians français, habitués aux anciens préjugés coloniaux, regrettoient la révolution qui vient de s'opérer à Saint-Domingue, & la regardoient comme un malheur, comme un échec à leur fortune, qu'ils réfléchissent sur les circonstances où nous nous trouvons, où chacun fait à sa patrie quelques sacrifices. Qui de nous ne se fait pas gloire d'avoir fait son offrande ? Qu'ils considèrent que la mesure prise par les commissaires civils, n'a pas été *spontanée*, qu'ils ont été contraints de l'adopter pour sauver la souveraineté nationale ; en un mot, que ce sont les contre-révolutionnaires, les agens des puissances étrangères, que c'est le traître Galbaud, lieutenant & complice de Dumouriez, qui l'ont provoquée, qui l'ont forcée ; qu'on vouloit livrer à nos ennemis la colonie de Saint-Domingue ; & alors nous leur demanderons, si elle étoit tombée entre les mains des Anglais ou des Espagnols, comment ils auroient été payés de ce qui leur est dû. Qu'ils n'oublient pas, aussi, qu'ils doivent s'en prendre aux négocians, leurs commissionnaires à Saint-Domingue, qui, coalisés avec Galbaud, *au lieu de s'opposer à ses desseins*, ont secondé & favorisé les désordres, & pris les armes avec lui ; & sur-tout, que depuis leur fuite avec leur chef, depuis qu'ils sont parvenus à rendre leur compte par l'incendie du Cap, la plus part d'entr'eux vivent dans la plus grande opulence au continent de l'Amérique, & beaucoup y ont déjà acheté des terres, ou levé des magasins de commerce, avec les fonds qu'ils ont eu la précaution de se ménager, & de faire mettre à bord des bâtimens de la rade quelques jours avant l'incendie.

Nous plaignons sincèrement les négocians de France qui ont été ainsi victimes de leur confiance, de leur bonne foi ; mais il ne s'agit pas ici pour eux seulement de regretter, mais de songer au remède. Ils doivent plutôt voir cette révolution comme une nouvelle branche de commerce qui vient de s'ouvrir pour eux, & qui offre à leur industrie des bénéfices plus clairs, plus assurés, plus multipliés que ceux qu'ils faisoient autrefois. Qu'importe pour le négociant la couleur de la main dont il achète les denrées qu'il exporte, & à qui il vend les siennes ? Sur-tout, qu'ils ne soient ni assez foibles, ni assez confians pour se laisser tromper par des contre-révolutionnaires Colons, ou autres, qui ont intérêt de les égarer. Qu'ils sachent que c'étoient les planteurs contre-révolutionnaires, *qui se disoient leurs amis*, qui vendoient la colonie de Saint-Domingue aux Anglais. Qu'ils lisent le traité passé par ces Colons contre-révolutionnaires, signé à Londres en février 1793, & arrêté à Saint-Domingue sans doute bien long-temps avant, puisqu'il a fallu le temps aux porteurs de pouvoirs d'arriver en Europe. (Nous avons remis ce traité à votre comité de salut public.) Que nos négocians lisent, sur-tout, la clause qui exige des Anglais, comme une des premières conditions de la servilité, un sursis de 10 ans pour toutes les dettes. Qu'ils reconnoissent la religion de l'assemblée de Saint-Marc, & de l'assemblée coloniale qui l'a suivie. Qu'ils apprécient le but de toutes les intrigues & de toutes les manœuvres qu'ils ont favorisées ou méconnues ; qu'ils sentent enfin que les traîtres n'ont jamais voulu que les tromper, & ne cherchoient que l'indépendance des lois de la France, & celle de leurs dettes.

Tandis que Galbaud étoit porteur du traité passé en février, qui livroit Saint-Domingue à l'Angleterre, tandis qu'il vouloit s'emparer de ses commissaires civils,

les colons contre-révolutionnaires accusoient ces mêmes commissaires devant la Convention nationale, afin de consommer ou de légitimer les crimes de Galbaud, qu'eux & les contre-révolutionnaires de France avoient commandés de concert. Ils vouloient absolument déplacer vos délégués, à quelque prix que ce fût, afin d'avoir un champ libre, & d'assurer l'exécution de leurs complots. Ils vous demandoient non pas de les faire juger, mais de les mettre hors de la loi. Eh ! pourquoi ensevelir les preuves de leurs crimes ? S'ils sont coupables, il faut, au contraire, les mettre au grand jour. Ces accusateurs qui se disent si patriotes, pourquoi ne vous demandent-ils pas plutôt un tribunal révolutionnaire, dont nous avons tant besoin, & bien plus que de troupes ? Nous, nous ne vous en demandons pas de troupes, nous voulons ménager la vie de nos braves soldats citoyens, qui ne sont point faits aux climats brûlans, & qui sont nécessaires pour s'opposer en Europe aux armées combinées de tous les despotes. Nous avons des bras plus qu'il n'en faut. Nous vous épargnerons les frais immenses du transport. Nous vous demanderons un tribunal révolutionnaire pour première *localité* ; pour seconde, des patriotes choisis ; mais des patriotes à la façon de France, & voués invariablement à la République française ; & ensuite de la poudre pour combattre ; elle ne servira pas celle-là pour tirer sur les citoyens de couleur ni sur les noirs, mais bien sur les Anglais & les Espagnols.

Ce sont ces mêmes contre-révolutionnaires ou soi-disant patriotes, qui, depuis quatre ans, ont induit en erreur presque tous les négocians de vos principales villes de commerce : ce sont eux qui vouloient les ranger du parti fédéraliste, parce que ce système étoit parfaitement conforme à leurs vues, puisqu'il établit un gouvernement particulier à chaque département, c'est-à-dire, le régime inte-

rieur (ou petit corps législatif) , régime tant désiré , tant sollicité par les colons , parce que c'est une indépendance de fait. Enfin ce sont encore ces mêmes hommes , n'en doutez pas , qui d'accord avec les négocians aristocrates , royalistes ou fédéralistes , ont provoqué dans toutes ces villes des mouvemens d'insurrection contre l'autorité nationale. Leur cause étoit commune ; les uns auroient perpétué l'infâme trafic des hommes , & les autres auroient éternisé l'esclavage.

Il est temps que le vil intérêt & que la cupidité mercantile se taisent & fléchissent devant la justice & la raison. Que les négocians qui sont attachés à leur patrie sortent enfin de leur aveuglement , & qu'ils jugent à présent , *ainsi que tout le peuple français* , entre nos commettans vrais républicains , & les traîtres renégats de leur patrie.

Nous ne vous rappellerons pas qu'en 1790 des députés avoient été envoyés en Angleterre pour faire des propositions au ministre Pitt ; que depuis , dans les premiers jours de l'insurrection , on a arboré à St-Domingue la cocarde noire & foulé aux pieds notre cocarde nationale ; que depuis , des commissaires particuliers ont été envoyés directement au tyran par cette assemblée coloniale conspiratrice : nous vous dirons seulement que ce sont les plus accrédités , les plus intrigans d'entre les colons blancs qui , secondés par les chefs & les agens du gouvernement , ont excité le premier soulèvement des noirs à St-Domingue , *justement à l'époque de la fête de Louis* , & leur ont donné le nom du tyran pour cri de ralliement ; que ce sont eux qui depuis ont prolongé l'erreur des noirs & les ont ralliés aux Espagnols , afin de soutenir les royalistes & toutes les prétentions des aristocrates : que ce sont eux qui étoient à leur tête & dirigeoient tous leurs mouvemens.

Ne sont-ce pas eux aussi qui ont livré aux Espagnols le fort de Ouanaminthe, avec tous ses canons, ses munitions, ses approvisionnemens & sa garnison de 4 ou 500 hommes, sans tirer un seul coup de fusil ?

Ne sont-ce pas eux qui ont négocié avec les Espagnols & signé un traité pour leur livrer les quartiers de la Marmelade & de la petite rivière ?

Ne sont-ce point eux qui ont fait passer en un même jour & sans aucune attaque ni combat, 1100 hommes de nos troupes de ligne, chez les Espagnols, avec armes & bagages ?

Ne sont-ce point eux qui étoient d'intelligence avec les Anglais au Mole & à Jérémie, & qui leur ont livré ces deux places, qui depuis ont été reprises, ainsi que nous l'avons appris à la Nouvelle-Angleterre ?

Ne sont-ce point eux encore qui, le 14 juillet dernier, aux Cayes, animés du même esprit qu'au Cap, ont soulevé tous les équipages de la rade, ont voulu faire égorger tous les citoyens du 4 avril, & ont tiré sur votre commissaire civil Delpech ?

Ce sont encore ces mêmes hommes, ces agitateurs turbulens, qui soudoient deux gazettes contre-révolutionnaires à Philadelphie pour injurier & calomnier les Français, déprécier vos ressources, vous aliéner l'esprit des Américains, & entraver la marche de votre ministre dans ce pays.

Ce sont encore eux qui, sous le masque du patriotisme, se sont introduits dans les sociétés populaires les plus distinguées, pour y égarer l'opinion publique sur les colonies, afin de perdre plus sûrement ce qu'ils appellent leurs ennemis, & sur-tout, ainsi qu'ils s'en vantent, ces infâmes commissaires civils, envoyés, disent-ils, par ces monstres de jacobins. Cette découverte & ces derniers renseignemens qui vous sont adressés par votre ministre auprès

auprès des Etats-Unis, nous ont été communiqués par la correspondance de Maugoury, votre consul à Charleston, qui est journellement en butte à toutes les insultes des émigrés français, & dont la vie est même à chaque instant menacée par eux.

Ce sont encore eux qui, d'accord avec les Anglais, interceptent toutes les communications. Ils ne veulent pas qu'il arrive la moindre nouvelle, ni de France dans les colonies, ni des colonies en France. Ils arrêtent tous les papiers; ils fouillent jusques dans les endroits les plus secrets. Ceux qui sont à la tête de cette inquisition dans le continent de l'Amérique, sont Talon & Noailles, & 14 ou 1500 émigrés de France & de St-Domingue sont leurs agens.

S'il étoit permis de parler de foi, nous pourrions ajouter :

Ce sont eux encore qui, par une suite de leur système, ont voulu nous faire assassiner à notre débarquement à Philadelphie, par des émigrés français réfugiés en cette ville, ont forcé nos malles, enlevé partie de nos dépêches pour la Convention & pour les ministres, pillé tous nos papiers, notre argent, nos effets; ont appuyé le poignard sur le sein de mon collègue Belley, pour le forcer à quitter sa cocarde nationale (ce qu'il n'a pas voulu faire), ont volé sa montre, son argent, tous ses effets, jusqu'à ceux de son enfant; enfin lui ont fait essuyer les plus mauvais traitemens. Un de ces hommes à poignard disoit à Belley, mon collègue : comment, coquin, tu oses être officier dans un régiment? tu as l'insolence de vouloir commander des blancs? Eh! pourquoi pas? leur répondit mon collègue, (& avec une fierté éner-

Compte rendu par Dufay.

B

gique, l'expression de celui qui sent profondément sa dignité d'homme;) je sers depuis 25 ans, sans reproche; & quand on fait sauver des blancs & les défendre, on peut bien les commander.

Ce n'est que par une merveille que nous avons échappé aux poursuites de ces brigands & sauvé le reste de nos dépêches pour la Convention. Ils vouloient nous empêcher d'arriver jusqu'à vous, parce qu'ils prévoyoient bien que nous allions vous découvrir la vérité, vous dénoncer tous leurs crimes, & démasquer tous les traîtres. Ils nous ont même poursuivis jusqu'ici, & à notre arrivée, ils nous ont fait essuyer une nouvelle persécution. Nous ne nous plaindrons pas de ce que nous avons souffert. N'est-on pas trop heureux, quand on fait quelques sacrifices à sa patrie? il vaut mieux qu'un innocent soit victime quelques jours, plutôt que de laisser échapper un coupable.

Aujourd'hui nous pouvons faire entendre notre voix, nous pouvons dire la vérité, nous devons la dire, nous la dirons.

Nous prions donc nos concitoyens de fixer toute leur attention sur la conduite des colons qui trompent la France depuis quatre ans; ils ont eu le secret, ces colons, de se faire excepter de la liste des émigrés, & d'échapper à la confiscation de leurs biens, qui, pour les émigrés, montent à Saint-Domingue peut-être à un ou deux milliards; & aujourd'hui, tandis que d'une part ils tendent la main aux Espagnols, & que de l'autre ils se vendent à l'Angleterre (ainsi qu'on le verra par le traité que nous apportons), & qu'au continent de l'Amérique ils réclament ouvertement à la fois la protection d'Espagne & d'Angleterre, en insultant & injuriant tout

ce qui tient à la France, ils ont l'impudence de tendre une troisième main à cette même France, & d'en imposer à la Convention nationale, au point qu'elle étoit prête de leur accorder des secours, de leur donner le sang du peuple français & son numéraire pour combattre, au nom de la France, les Français de Saint-Domingue restés fidèles à la république & armés pour sa cause. Déjà ils pressoient l'expédition, parce qu'ils redoutoient que le temps ne vînt à découvrir leur trame criminelle; ils sollicitoient tous des passeports pour aller eux-mêmes exécuter leur infâme trahison, pour aller jouir du marché qu'ils ont conclu.

Que tous les Français se réveillent donc de leur léthargie; qu'ils ouvrent enfin les yeux sur ces colons perfides, sur ces serpens qu'ils réchauffent dans leur sein! Jamais les Anglais n'ont eu dans l'intérieur de la France des agens plus fidèles ni plus dangereux pour nous. Ne fait-on pas que tous les colons sont nobles, très nobles, hauts & puissans seigneurs, liés avec tous nos ennemis, émigrés & autres; qu'ils ont à Londres Malouet, Vaudreuil, Lameth, & peut-être deux mille colons comme eux, des plus riches & des plus animés contre vous, qui sont leurs agens & leurs correspondans, & qui, étant tous émigrés, n'ont que le moyen de vous tromper pour rentrer, loin de vos yeux, sur le territoire français? Ne voit-on pas cette chaîne de conspirations qui se tient? Et tandis qu'on vouloit livrer Toulon & Brest, nos plus beaux ports, le dépôt de toutes nos forces navales, les agens perfides du ministère britannique commendoient à Saint-Domingue la défection entière de toute notre marine, pour livrer en même temps la plus belle de nos colonies.

Le silence seul des colons sur Galbaud, qui a reçu

des Anglais la torche allumée pour incendier le Cap, la plus belle ville de Saint-Domingue, la plus riche de toute l'Amérique; sur ce Galbaud qui est aujourd'hui réfugié & accueilli chez les Anglais en Canada, ne suffit-il pas pour démasquer ces coupables? D'ailleurs on ne peut douter que Galbaud ne fût le complice des colons, leur adjoint, leur ami, leur créature; il étoit noble comme eux, fils d'un ancien conseiller du Port-au-Prince, fils de colon, colon lui-même, envoyé par Périgny, qui étoit colon, fils & neveu de colon, & de plus, de l'ancienne marine royale. Leur silence sur les officiers de la marine, dont les chefs à Saint-Domingue étoient tous de l'ancienne marine royale, ne prouve-t-il pas d'une manière évidente leur coalition & leur perfidie?

Depuis la guerre, il ne peut arriver aux colons aucune ressource, il ne vient point de bâtimens. Celui qui fait le plus de revenus dans les quartiers intacts est à l'instar de celui qui n'en fait aucuns. Eh bien! la plus grande partie de ceux qui sont en France, & sur-tout les meneurs, les agens, ne manquent de rien, & sont dans l'opulence.

Leurs associés, leurs complices, qui sont dans le continent de l'Amérique, & qui y persécutent tout ce qui veut porter le nom de Français & la cocarde nationale, enrichissent les traîtres; y étalent un luxe scandaleux, y jouent l'or à pleines mains, y donnent enfin dans tous les excès les plus scandaleux.

Ne voit-on pas la main de Pitt fournissant à toutes ces dépenses, dirigeant tous ces fils de la plus horrible des conspirations, & aiguillant tous les poignards de ces conjurés à sa solde?

Quel est l'esprit assez endurci ou assez froid pour sa patrie, qui pourroit en douter? S'il en est, eh bien! qu'il

examine avec réflexion, qu'il lise avec attention la relation que nous allons faire imprimer d'abord, & un mémoire sur la situation générale de Saint-Domingue, qui la suivra de près!

Nous nous attendons bien que les ennemis des citoyens de couleur & des noirs vont les calomnier auprès du peuple français; ils vont les peindre comme des hommes méchants, indisciplinables, enfin comme des êtres cruels & féroces. Citoyens français, ne les croyez pas; ceux qui tiennent ce langage ne sont pas des colons fidèles, ce sont des colons contre-révolutionnaires qui font la guerre à la liberté & à vous-mêmes, d'accord avec des émigrés français: ne les croyez pas; ils vous ont trompé tant de fois! Ces noirs qu'on vous peindra si méchants, autrefois réunis dans des ateliers de trois, quatre ou cinq cents, se laissoient conduire par un seul blanc sans rien dire, & étoient dociles à tous ses caprices: s'ils eussent été féroces les auroit-on menés si facilement? Leur méchanceté n'est que dans le cœur de leurs oppresseurs: c'est un prétexte que ceux-ci prennent pour justifier l'esclavage; & quand les noirs auroient été méchants, nous ne pourrions pas raisonnablement leur en faire un crime, car la servitude déprave l'homme; mais la méchanceté, heureusement, n'est pas naturelle.

Depuis trop long-temps ils avoient été vexés, opprimés, & souvent torturés, martyrisés de toutes les manières; se sont-ils permis quelques vengeances? n'ont-ils pas, au contraire, sauvé un grand nombre d'Européens dans les journées désastreuses des 20 & 21 juin? n'ont-ils pas au milieu du combat respecté tous ceux qui étoient sans armes? n'ont-ils pas sauvé tous leurs maîtres, qu'ils escortoient eux-mêmes jusques dans le camp des commissaires? Depuis

Compte rendu par Dufay.

B ;

que la guerre civile, allumée par Galbaud, a cessé par sa fuite, s'est-il commis un seul meurtre? Que tous ennemis parlent, qu'ils en citent un seul, nous les en défions. Non, l'espèce africaine n'a pas à rougir d'un seul assassinat. *Je vous observe que ce ne sont point les noirs, jadis esclaves, ni les citoyens du 4 avril, qui ont été les agresseurs*; ils n'ont fait que se défendre, que résister à l'oppression, que protéger la sûreté des délégués de la république française.

Si les noirs, depuis ce temps, ont mérité quelques reproches d'indiscipline, excusez-les, citoyens: ce sont quelques mouvemens d'effervescence; c'étoit l'effort d'un peuple encore nouveau qui brisoit ses chaînes, & ne pouvoit le faire sans quelque bruit, tant elles étoient pesantes. Ils ont été, au premier moment, agités du fanatisme de la liberté; ils ne faisoient que d'être émancipés, ils devoient naturellement avoir besoin de guides. Le monde, les lumières, les sciences, ne se sont perfectionnés que par degrés, & il est pour les hommes un passage nécessaire de la jeunesse à la virilité.

Législateurs, on calomnie les noirs, on envenime toutes leurs actions, parce qu'on ne peut plus les opprimer. *Nous les mettons sous votre sauve-garde*; vous saurez démêler les causes de toutes ces accusations. — Il ne faut attribuer les écarts de la liberté, qu'à ceux qui voudroient la détruire.

Dans tous les points de la cause que nous vous soumettons, ce sont les criminels qui sont les accusateurs. Lorsque les détracteurs des noirs présenteront le tableau de quelques-unes de leurs erreurs ou même de leurs fautes, ils ne feront que l'énumération de leurs propres

forfaits. Ils les opprimoient quand ils étoient esclaves & qu'ils courboient la tête ; aujourd'hui ils les calomnient, parce qu'ils l'osent relever un peu. Les fautes des malheureux noirs, je le répète, ne sont, n'ont jamais été que les crimes de ceux qui les égarent après les avoir opprimés. Les noirs ne sont pas cruels, comme des colons blancs aiment à le dire ; & l'existence de leurs ennemis prouve assez que les noirs sont *patiens, exorables & généreux*. Les noirs ont même le germe des vertus : ces vertus leur appartiennent ; leurs défauts seuls viennent de nous. Ils sont naturellement doux, charitables, hospitaliers, très-sensibles à la piété filiale ; ils aiment la justice & ont le plus grand respect pour la vieillesse. Ces vertus, Peuple français, les rendent encore plus dignes de toi.

Citoyens représentans, songez que l'ignorance du bien est souvent la seule source du mal. Instruisez ces hommes nouveaux ; qu'ils soient éclairés, en votre nom, par des patriotes patients & vertueux ; que, par vos décrets, ils reçoivent des leçons de sagesse & des vertus républicaines ; *la nature, la loi, en ont fait des hommes, l'instruction en fera des hommes de bien*. En tenant de vous leurs droits, ils en seront plus attachés à leurs devoirs : le premier de tous sera de combattre pour votre patrie, qu'ils regardent comme la leur. Autrefois ils n'étoient pas obligés de défendre leurs chaînes ; mais aujourd'hui, en reconnoissance du nom de Français qu'ils vous devront, ils consacrent tous leur vie à votre service, & ils sont à Saint-Domingue au nombre de quatre cent mille à votre disposition, dont il ne tient qu'à vous de faire autant de soldats. Déjà, en attendant vos ordres, à la première nouvelle de l'invasion des Anglais, ils ont commencé, dans le nord, par jurer de périr tous jus-

qu'au dernier, & de s'ensevelir sous les décombres de Saint-Domingue, plutôt que de recevoir une domination étrangère. Dans une explosion de zèle & de dévouement général, ils disoient : Si nous sommes forcés de nous replier faute de munitions, nous ne laisserons que des ruines & des cendres ; nous nous retirerons dans les montagnes, nous y vivrons de racines & d'eau, jusqu'à ce que la France nous envoie des secours, & nous vaincrons ensuite les ennemis avec des roches & des flèches. *Nous apportons ce serment au peuple Français.* Votre délégué l'a reçu en notre présence ; & moi en mon particulier, moi qui aime la France, ma patrie, par-dessus tout, j'en ai été pénétré de joie & d'admiration, & ai été d'autant plus flatté de représenter des hommes qui étoient si sincèrement dévoués à la République. Je leur avois souvent parlé de vous ; ils ont vu dans mes discours la franchise & la vérité, qui sont l'attribut d'un vrai patriote. Le récit de tout ce que vous avez fait pour la liberté, les éclairoit, échauffoit, enflammoit leurs cœurs ; le récit de vos victoires *élevoit* leurs ames & développoit en eux des sentimens de patriotisme qui jusqu'alors leur étoient inconnus ; votre nom les ranimoit, les consolait de tous leurs maux passés.

C'est ainsi, en leur parlant de vous, & par ma conduite qui a toujours été d'accord avec mes discours, que j'ai commencé à mériter leur confiance. J'avois toujours porté dans mon cœur les germes de la liberté & de l'égalité ; je m'étois instruit à Paris par vos exemples, & je m'étois aimanté dans la première des sociétés populaires, dès sa création. Je n'ai vu dans la révolution qui s'est opérée à Saint-Domingue, que l'accomplissement de mes vœux pour le bonheur du genre humain, & qu'un de ces événemens ordonnés par la providence,

auxquels, dans ses décrets, elle attache peut-être la plus haute importance. Quoique j'eusse toute ma fortune, toutes mes espérances, tous mes moyens d'existence à Saint-Domingue, vos principes m'avoient heureusement préservé de la corruption: j'ai bientôt senti qu'un ami de la liberté & de l'égalité devoit l'être aussi de l'humanité, & les sacrifices que j'avois à faire ne m'ont coûté que des larmes de sensibilité & de joie. Je suis flatté d'avoir vu disparaître à Saint-Domingue la honteuse distinction des castes, d'y voir tous les hommes égaux & de les embrasser en frères.

Quand j'ai vu que je pouvois compter sur leur fidélité, ayant été choisi par l'assemblée des électeurs légalement formée, aux termes du décret du 22 août 1792, d'après la tenue des assemblées primaires, j'ai accepté, comme un devoir, la mission qu'ils ont bien voulu me confier; & je n'ai point hésité à braver tous les dangers pour venir vous présenter, avec mes collègues, au nom de tous les hommes qui habitent le département du Nord, l'hommage de leur attachement au Peuple français & de leur dévouement à *la République une & indivisible*. Européens, Créoles, Africains, ne connoissent plus aujourd'hui d'autre couleur, d'autre nom que ceux de Français.

Citoyens représentans, daignez accueillir avec bonté leur serment de fidélité éternelle au Peuple français. Je réponds d'eux sur ma tête, tant que vous voudrez bien être leurs guides & leurs protecteurs.

Vous pouvez, citoyens législateurs, vous préparer des souvenirs consolateurs, en honorant l'humanité & en faisant un grand acte de justice qu'elle attend de vous.

Créez une seconde fois un nouveau monde, ou au moins qu'il soit renouvelé par vous ! Soyez-en les bien-fauteurs ! vos noms y seront bénis comme ceux des divinités tutélaires ; vous ferez pour ce pays une autre providence.

A PARIS, DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.

A DUFAY,
QUI SE DIT CALOMNIÉ,
COMME SIL POUVAIT L'ÊTRE.

E795
D286e
v. 1

(cop. 1956)



Nath Carter Brown
Library
Brown University

